

MARTHA KHOURY

---

**Roman et modernisation d'après  
*Cités de sel: l'Égarement*<sup>1</sup> de  
Abdul Rahman Mounif**

Le romancier observe, capte, rassemble puis écrit... Prenez-garde chers lecteurs! Le roman d'aujourd'hui est tel une boussole et un baromètre. Peut-être n'aimeriez-vous pas y miser. Cependant, une mauvaise lecture de la boussole ou une négligence du baromètre coûtera cher.

A. R. Mounif, *L'Écrivain et l'exil*, 398-99

Après la guerre de 1967, le roman arabe moderne prend une orientation nouvelle que nous essaierons, dans le présent article, de cerner et de définir. Nous chercherons également à savoir pourquoi le roman, dans le monde arabe actuel, est considéré comme le genre littéraire de l'époque. Enfin, nous tâcherons surtout de comprendre la nouvelle expérience qu'offre ce roman moderne aux lecteurs.

D'entrée de jeu, nous constatons que cette forme littéraire, qui a accompagné le mouvement de la *nahda* (réveil) depuis la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, continue à alimenter le débat sur les origines du roman. Une question se pose alors: cette forme serait-elle propre à la culture arabe ou a-t-elle été importée de l'Occident? Nous ne pouvons pas ne pas tenir compte du fait que l'histoire du roman arabe débute avec l'entrée de ce monde dans la modernité. Par ailleurs, l'éveil arabe ne s'est-il pas fondé sur la philosophie des lumières? À cette époque nous assistons à l'émergence du roman comme une pratique culturelle, qui est bel

---

1 Mounif, Abdul Raġman, *Cités de sel: L'Égarement* (1984). Cette référence sera désignée dans le texte par les initiales CS. (Nous nous basons dans ce travail, sur la version arabe de *l'Égarement*. Toutes les citations de ce texte sont traduites par nous. Les trois premiers volumes de la pentalogie sont traduits en anglais: *Cities of Salt*. New York: Random House, 1987; *The Trench*. New York: Pantheon, 1990; *Variations on Night and Day*. New York: Pantheon, 1993.)

et bien apparue avec le mouvement de la traduction, en présence d'un Occident qui débarquait dans cette région du monde. C'est ainsi que le présent article vise à montrer, à travers un texte de Mounif, comment cette technique d'écriture importée qu'est le roman prend racine dans la culture arabe. Nous soulignerons comment ce genre contemporain atteindra sa maturité par le biais de la complexité et de l'ambiguïté dans lesquelles plonge la société arabe face à la modernité occidentale. En effet, le roman arabe moderne est actuellement un roman qui se pense lui-même, aussi bien par rapport à son passé qu'à son présent et à son avenir. Il devient en même temps, le dévoilement ou l'ouverture du monde arabe au reste du monde; il est le point de rencontre avec l'Autre.

Dans cette article, nous tenterons de mettre en évidence ces aspects et de montrer comment le roman avec Mounif devient le lieu où se déroule le processus de la subjectivité arabe. Nous verrons aussi les difficultés qui empêchent la constitution d'un sujet collectif. Notre hypothèse sera illustré par un exemple spécifique tiré du roman. La présente étude s'avère, alors, une réflexion sur le transfert d'esthétique pour faire écho au transfert technologique.

### **Le roman face à la modernisation et au développement**

La modernisation de la société arabe ne s'est pas faite partout ni en même temps ni dans les mêmes conditions. Suite à la première guerre mondiale, le monde va assister à la montée hégémonique des États-Unis qui commencent à concurrencer la Grande Bretagne dans l'exploitation du pétrole. D'un autre côté, la présence de l'Occident dans la région a favorisé le déclenchement du processus de modernisation selon les théories de développement capitaliste qui regroupe les secteurs de l'État et ses institutions. Nous précisons qu'il s'agit bien d'États devenus périphériques, par rapport à l'Occident qui a réussi à leur imposer son système social, économique, culturel et idéologique. Dans leur transformation en sociétés capitalistes périphériques, ces sociétés à caractère pré-capitaliste ont eu leur système local d'autosuffisance brisé et se sont retrouvées, dans le circuit du commerce colonial, réduites à des marchés pour la production métropolitaine. C'est ainsi que la métropole se développera au détriment de la périphérie.

Le mouvement d'indépendance qui a suivi la deuxième guerre mondiale, dans les sociétés périphériques, va engendrer une modernisation qui sera traduite par la mise en place d'une certaine structure étatique. De nos jours l'État participe activement aux

transformations sociales ainsi qu'à l'exploitation des ressources naturelles. Il est le promoteur de développement de tous les secteurs économiques, sociaux, politiques et culturels. C'est lui qui assure les libertés de l'individu ou les entrave. En effet, la société arabe assiste à cette période à une vraie mutation avec l'émergence de l'État Nation et la modernisation qui a suivi les indépendances.

Dans les pays du Moyen-Orient arabe, la modernisation s'est faite sous l'influence de deux courants idéologiques: le nationalisme et l'Islam. La présence de l'Occident dans la région a freiné les efforts d'unification. Cependant, un sens de l'arabisme continuera à se développer dans les populations urbaines grâce au moyens de communication, au développement du transport et aux institutions intra-arabes. Le problème palestinien a été le catalyseur de cette solidarité. Une transformation majeure c'est opérée en Syrie et au Liban. Suite à leur indépendance et à la création de l'État d'Israël, des formes plus raisonnées du nationalisme apparaissent avec Michel 'Aflaq et Nasser. La littérature arabe passe alors de la Nahda (réveil) à la Thawra (révolution).

Après 1952 la solidarité arabe sera brisée par le désir des différents régimes arabes de protéger les intérêts locaux. Les retombées économiques dans les pays arabes du pétrole, notamment au Koweït et en Arabie Saoudite, vont favoriser une intensification de l'intégration économique basée sur l'échange de la main-d'œuvre entre les pays pauvres et surpeuplés et les pays pétroliers riches et sous-peuplés.

Nous ne pouvons pas nier l'existence d'une relation entre le développement du roman et l'évolution sociale. Le roman a émergé dans les diverses sociétés arabes progressivement et en suivant des étapes différentes. Il a pris naissance et a évolué sous l'influence de facteurs sociaux internes: le balbutiement de l'industrie, le développement et l'évolution du nouveau commerce, l'apparition des classes sociales. L'effet de tous ces facteurs se reflètera alors sur la sphère esthétique. Le roman ne fera pas exception.

La génération à laquelle le roman doit beaucoup continue à écrire de nos jours. C'est au lendemain de la deuxième guerre mondiale que l'écriture romanesque arabe devient très élaborée. La plupart des romanciers de cette période constituent une élite intellectuelle issues des classes moyennes. Nous trouvons une forte concentration de ces écrivains en Egypte. Mais toute une nouvelle génération d'écrivains surgit à cette époque, presque partout dans le monde arabe. Le réalisme caractérisera les œuvres de la majorité de ces écrivains.

Ces auteurs se mettent à écrire, dans un contexte socio-politique

arabe nouveau dominé par les idéologies nationalistes panarabes. Ces idéologies, affirmant l'unité de la nation arabe, prennent conscience de la domination occidentale qu'elles accusent d'impérialisme. Ces idéologies dites révolutionnaires, en ce sens qu'elles veulent libérer la nation arabe de la domination occidentale, ne rejettent pas la modernité occidentale; elles cherchent plutôt à l'intégrer aux structures sociales arabes.

Les écrivains prennent alors pour objectif de rapprocher la modernité occidentale de l'héritage culturel arabe. Sous l'influence du courant existentialiste français avec Sartre et Camus, les auteurs sont préoccupés de problèmes métaphysiques. Du point de vue de la forme romanesque leurs œuvres garderont une facture classique. De nombreux romans de cette époque font l'apologie de la "révolution" sans tenir compte des erreurs commises.

Après la guerre de 1967, commence une période qu'on pourrait qualifier de post-nationaliste. L'idéal de la Nation arabe commence à se fissurer, les efforts pour unifier différents pays échouent. Il en résulte une désillusion générale: l'échec des révolutions et les failles des idéologies nationalistes commencent à apparaître. Le roman arabe entre dans une phase nouvelle. Les romanciers arabes sont à la recherche d'une nouvelle forme du roman qui soit adaptée à la culture arabe. En déployant des efforts pour trouver une façon arabe de raconter, les romanciers remontent aux sources anciennes pour opérer la jonction des deux veines de la culture arabes, à savoir la veine populaire et la veine littéraire.

C'est dans cette phase nouvelle qu'apparaît A.R. Mounif. Nous commencerons par un résumé des cinq volumes afin que le lecteur soit mieux informé.

### **1. Cités de sel: l'Égarement**

Ce roman, premier volume de la pentalogie *Cité de sel* de Mounif, peint l'histoire humaine et sociale d'un pays arabe. L'arrivée de la machine pétrolière provoque un choc dans une société qui subit alors un changement aussi brusque que douloureux. Le roman se situe dans Wadi al-'Uyun, une oasis réputée pour la fraîcheur de ses sources et la bonté de ses habitants. Mais voilà que l'arrivée des Américains à la recherche du pétrole force les habitants à quitter l'oasis pour Harran, ville située au bord de la mer et où les Américains auraient installé leur compagnie. C'est là que Met'eb al-Hadhal, héros qui marque la première partie du roman, incarne la résistance au nouvel ordre établi par les

autorités locales et par les Américains. Il en est de même pour le médecin traditionnel Mufdi al-Géd'an qui finira par céder sa place au nouveau médecin Soubhi al-Mařimaldji, formé à l'occidentale.

Nous voyons donc que le problème soulevé est celui du désert et de la technologie. Grands ou petits, dirigeant ou gens du peuple, tous sont devenus otages d'une vie nouvelle qui leur échappe.

## **2. Cités de sel: le Fossé**

Les événements de ce roman se déroulent dans la ville de Mouran, cité principale du désert. Quant à Harran, elle devient une ville fantôme en raison du transfert des mégasphères vers Mouran. Le seul personnage qui vient de Harran, est le médecin Soubhi al-Mařimaldji. Cet opportuniste arrive à Mouran, entoure le sultan et se croit capable de lui expliquer les principes d'un état moderne. Il se prend pour un philosophe et collabore avec les Américains pour fonder l'agence de services secrets. Ce roman souligne aussi la naissance des différentes institutions étatiques, ainsi que la fondation du premier journal par un égyptien. L'auteur évoque également les stratégies de création et de domination du marché, en décrivant la montée vertigineuse vers un "progrès" symbolisé par l'économie et l'architecture. Il est surtout question de la mauvaise gestion des retombées du pétrole qui risque d'entraîner la société à la dérive. Pour ces raisons, Fanar, l'un des frères du Sultan Khuz'ul, profite du mariage de ce dernier avec la fille du médecin al-Mahmaldji pour organiser un coup d'État et faire exiler vers un pays occidental le sultan avec sa jeune épouse, de même que le médecin et sa famille. Ainsi Mouran voit une page de son histoire tournée et se met à attendre.

Ce deuxième volume aborde surtout le problème de la modernisation avec tout ce qu'elle implique comme bouleversement dans les modes de vie (État, commerce, émergence d'une classe riche etc.), l'émergence du nouveau mode de vie et la persistance de l'ancien, leur contamination et leur contradiction. De ce croisement découle une temporalité nouvelle qui oblige à repenser différents concepts tels que la linéarité de l'histoire, la subjectivité, en y incluant la question du sujet femme dans la modernisation, l'action etc. En particulier, le roman se polarise sur l'émergence de l'écriture et sur les transformations que ce phénomène apporte à la connaissance et au sujet de la connaissance.

### **3. Cités de sel: Variations de la nuit et du jour**

Ce troisième volume est central dans le roman, il a pour sujet principal le Sultan Khraybit, qui réussit à reprendre le pouvoir de la tribu "al mezhir bin souñeim" et à fonder l'État Fludaybite (nom relatif au grand ancêtre Floudayb) grâce à son sens inné d'établir des relations à l'intérieur et à l'extérieur du pays (l'auteur désigne par là l'Empire Britannique). C'est par sa subtilité que le sultan domine la scène politique et, si déclarer une guerre ne lui est pas étranger, il sait surtout comment la gagner. Par ailleurs, bien que l'Anglais Hamilton, un personnage converti à l'Islam sous le nom de 'Abdel Samad, joue un rôle important dans l'orientation du Sultan, cela reste toutefois secondaire. Par contre, cette présence nous permet d'avoir un double point de vue: celui de l'oriental (le Sultan) vis-à-vis de l'Anglais et réciproquement. D'un autre côté, même le choix du lieu commun n'arrive pas à rapprocher ces deux images et n'offre aucune place à l'altérité. En outre, ce volume contient des discours explicites sur cette partie de l'Orient: "L'Orient mémoire de l'humanité; son point de départ et d'arrivée," selon lesquels l'auteur s'interroge sur le "devenir." C'est grâce à un objectif, telle une caméra, captant les moindres détails, que le roman nous décrit les différents personnages: femmes, eunuques, enfants, serviteurs, domestiques et de même tout l'entourage du Sultan, aussi bien les relations de ce dernier avec ses sujets que celles du Palais avec le monde extérieur.

La question fondamentale qui découle de cette partie consiste en une notion de l'Histoire relevant de la modernisation. Déjà le roman qui s'ouvre sur un discours historique, bien explicite, n'est qu'une invitation à l'étude de l'historicité discursive. Ainsi, la notion de l'État, selon l'expression de Deleuze et Guattari, se concrétise par la sédentarisation des bédouins dont la formation se fait à partir de l'extérieur, c'est-à-dire la guerre; un extérieur considéré non seulement par rapport au dirigeant, mais aussi selon les puissances externes qui l'orientent. En conclusion, cela porte sur les deux revers de la guerre.

### **4. Cités de sel: le Séparé**

Il est intéressant de signaler l'exergue cité par l'auteur dans ce volume "proverbe: qui se sépare, pays ne franchit ni monture ne garde" (à trop se hâter on n'aboutit à rien). Cette phrase est significative: celui qui coupe avec ses fondements n'ira pas loin. Tel est le cas du médecin al-Maï maldji, l'intellectuel arabe acculturé à l'occidentale, et celui de l'Émir

Khuz'ul modernisé de manière caricaturale et irrationnelle.

Ce roman relate la vie du sultan Khuz'ul exilé en Suisse après le coup d'État de son frère, l'Émir Fanar. Quant aux personnages, ils sont décrits dans leur incapacité de s'adapter à leur nouveau milieu: ils continuent à vivre et à agir comme s'ils n'avaient jamais quitté leur pays. Cela est présenté de sorte que le comportement grotesque des personnages, dans leur exil, ressorte. Moun\_f s'attarde sur la transformation du docteur al-Maḥmaldji, qui, petit à petit, perd la raison. Ainsi le lien se dessine, du point de vue thématique, entre ce volume et le précédent dont l'étude discursive portera sur l'Orient et l'Occident.

### **5. Cités de sel: le Désert des ténébres**

Ce dernier volume parle du système gouvernemental qui, grâce à une machine de guerre formée par les Américains, s'affermi sur de fortes assises. Hamm\_d est envoyé aux États-Unis pour s'entraîner à devenir chef de service de sécurité interne. Par là, l'auteur met en évidence l'implantation d'un nouveau système économique; c'est l'émergence d'une société de consommation fondée sur un capitalisme "sauvage" dans sa forme la plus pure: la création des intermédiaires financiers et des représentations officielles pour le *marketing* des produits américains à l'intérieur de Mour\_n et l'introduction du lobbying. D'un autre côté, Moun\_f insiste sur la nouvelle utilisation des moyens de communication (presse et radio), pour mieux contrôler la populations et faciliter la gestion du pays "à l'occidentale." C'est ainsi que dans ce roman, le rôle joué auprès de l'Émir Fanar par l'anglais Hamilton est mis en évidence; afin de bien gouverner le pays, celui-ci suggère à l'Émir la lecture du *Prince* de Machiavel.

Par ailleurs, l'auteur décrit la société dans le sultanat Hodaybite après la mutation, l'émergence de l'État policier, des services secrets et des mesures de sécurité. L'achat d'armes devient l'activité principale à laquelle se livre l'État avec l'aide des intermédiaires. Car le travail se canalise vers le renforcement de la machine de guerre. La note finale porte sur la mort de l'Émir ou du Sultan. Nous pouvons dire que la thématique de ce volume rejoint, elle aussi, celle du troisième volume; enchaînant sur la guerre, les armes, et la violence.

Une première approche de *l'Égarement*, place le lecteur devant

deux mondes, voire deux cultures, l'arabe et l'occidentale, entrées en interaction depuis que les Américains, attirés par le pétrole, arrivent dans une région dont la population n'a jamais eu de contacts avec l'Occident. La découverte du pétrole par les Américains entraîne, dans la région, des transitions sociales, économiques et technologiques qui ne manquent pas d'influencer la culture. Ce roman fait appel à l'ensemble des discours arabes antérieurs et les agence à des fins à la fois esthétiques et idéologiques. La population locale, en même temps qu'elle se modernise, passe d'une culture orale traditionnelle à une culture centrée sur l'écrit.

Dans ce roman, le temps est constamment en intersection avec l'espace, ce qui engendre, continuellement, des situations où les personnages se trouvent confrontés à de nouvelles expériences étrangères à leur monde de références. Il y a donc une mise en évidence des changements et des transformations dans les lieux et dans la vie des gens. Cela explique le recours à une lecture chronotopique du roman. La notion Bakhtinienne du chronotope (c'est à dire du temps-espace),

qui relève de la forme et du contenu, vise à comprendre l'émergence d'un genre littéraire et à saisir le rapport de l'homme au monde.

Comment le roman rend-il compte de toutes ces expériences? C'est par l'analyse des différents chronotopes qui marquent le mouvement dans le texte qu'on pourra répondre à cette question. Dans le présent article, nous nous limiterons au chronotope nouveau engendré par les données du texte de Moun\_f, à savoir: le chronotope technologique dont l'étude théorique se fonde sur *l'Esthétique et théorie du roman* de Bakhtine (237-38). Pour mieux illustrer la pensée de Bakhtine et mettre en valeur son originalité, il convient de rappeler au préalable la définition que donne Kant de l'espace et du temps dans son *Esthétique transcendantale*.

### **L'espace et le temps selon Kant**

Pour Kant, l'espace et le temps sont des "catégories qui existe *a priori*." Il définit l'a priori comme étant indépendant de l'expérience, comme étant nécessaire et universel. Ainsi ces catégories sont des formes pures. Elles servent de fondement pour toute représentation des phénomènes. Kant place en premier la "sensibilité" qui est la perception des représentations, puis, "l'intuition" qui est la manière par laquelle la connaissance se rapporte aux objets. Pour lui, seule la sensibilité nous fournit des intuitions. L'espace et le temps ne peuvent pas exister en eux-mêmes



mais ils existent en nous. Ce sont de simples formes de notre intuition. Ils ont ceci en commun avec les objets qu'ils existent par notre mode de les percevoir, c'est-à-dire selon une perception subjective. Il en résulte que notre connaissance s'avère celle des phénomènes et non des choses elles-mêmes. Nous ne pouvons donc connaître que notre intuition. Quant aux objets, nous ne les connaissons jamais. Précédent l'expérience, le temps et l'espace n'en dérivent pas mais la rendent *a priori* possible.

### **Le chronotope ou "espace-temps" chez Bakhtine**

Pour Bakhtine, dans sa définition du chronotope qui n'est autre pour lui qu'une corrélation essentielle des rapports spatio-temporels (Bakhtine 238), il y a place pour une fusion des indices du temps et de l'espace; ainsi l'un se découvre dans l'autre. Bakhtine tout comme Kant reconnaît la nécessité des catégories du temps et de l'espace pour toute expérience. Mais par contre, il refuse de les considérer comme étant des données définitives. D'après lui, ces catégories restent sujettes à des déterminations extérieures qui font que le chronotope n'est pas toujours le même. En d'autres termes, il les historicise et leur accorde ainsi un rôle dans le processus de connaissance non seulement de la réalité, mais aussi de l'art littéraire (Bakhtine 238, note 1). Cela veut dire que pour Bakhtine, ces formes ne sont pas transcendantales et leur perception peut changer selon les conditions d'un savoir nouveau créant ainsi une réalité nouvelle. Étant une "catégorie de la forme et du contenu," le chronotope permet d'élaborer "l'image de l'homme en littérature, image toujours essentiellement spatio-temporelle," souligne Bakhtine (238).

Par rapport à notre roman, nous voyons que le rôle déterminant du chronotope dans la définition des *genres* nous permet de considérer le temps du roman avant l'arrivée de l'Autre (l'Américain), comme un temps de passé absolu. L'arrivée de l'Autre, dans l'oasis, crée une rupture et introduit la société dans un temps historique qui sera le temps du roman. Moun\_f cherche par là à établir un genre littéraire arabe sur les fondements d'un temps "épique" national et à l'imprégner de toutes les particularités de son passé culturel.

L'arrivée brusque de l'Autre, l'Occident, dans une société qui tendait vers une certaine maturité, a entravé son évolution et y a semé le doute. L'expérience de l'Altérité manquée semble, pour l'art littéraire, mettre face à face le roman arabe et le roman occidental, le premier comme genre en quête de sa propre identité et le deuxième capable de gérer l'hétérogène.

### **Le chronotope technologique**

L'analyse de la série des temporalités nous permet de relever le passage d'un temps épique, qui est celui du passé absolu, à un temps historique dit temps du roman. L'idée de Bakhtine que le temps n'est pas homogène se clarifie. Il ajoute que l'espace non plus n'est pas homogène.

Avec la modernisation, Harran devient une ville comme celle que Deleuze décrit: "Un point remarquable sur des circuits qui la créent ou qu'elle crée, elle se définit par des entrées et des sorties, il fait que quelque chose y entre et en sorte (...) elle opère une polarisation de la matière, inerte, vivante ou humaine" (Deleuze et Guattari 539). C'est ainsi que Harran attire les commerçants et les entrepreneurs. Les premiers arrivent déjà de Basra. L'un d'eux est des plus célèbres; il a des relations avec les Indes et Manchester. Un autre, Hasan Ridaï, arrive avec grand tintamarre bien qu'il soit totalement inconnu à Harran. Venu à bord d'un bateau luxueux, Ridaï effectue sans tarder une visite de courtoisie à l'Émir et lui offre un télescope en cadeau. Lors de sa deuxième visite, il lui offre une radio.

Ces deux objets représentent les dernières innovations technologiques de l'époque. Elles seront suivies de bien d'autres: le téléphone, la voiture et les

appareils photographiques. Grâce au téléphone et à la radio, Harran prend conscience du phénomène de l'instantanéité de la communication.

Si la modernisation a produit la métamorphose de l'espace, l'arrivée des innovations technologiques modernes va affecter le rapport des autochtones aussi bien au temps qu'à l'espace. Les conditions nouvelles vont, en effet, encadrer l'expérience des personnages et, par le fait même, affecter leur subjectivité, comme nous le verrons plus loin.

### **Modification de la représentation de l'espace et ses effets sur l'Émir et sur les gens**

Cette partie de l'étude porte sur un texte qui s'ouvre sur un changement, déjà, annoncé dès le début: "Il n'est pas une chose qui n'attende à Harr\_n, qui demeure stable et ne change pas. Les humains et les choses, même la nature, y compris l'eau et le vent, tous changent et s'altèrent" (CS 367).

Les passages consacrés à l'introduction des inventions technologiques modernes dans la ville de Harr\_n sont nombreux. Parmi

ces appareils nouveaux il en est trois qui méritent une attention bien particulière: la lunette d'approche, la radio, et le téléphone. L'auteur met en scène les réactions de personnages venus d'horizons fort divers. Je me contente d'en présenter un: l'Émir.

En tant qu'autorité civile, l'Émir reçoit les objets technologiques modernes en cadeau de prestige. Dans l'ensemble, ces objets tels que la "lunette d'approche" et la "radio" effrayent les bédouins au point que certains les considèrent comme étant l'œuvre du diable. Bien qu'il adhère à la même culture et aux mêmes croyances que son peuple, l'Émir perçoit ces objets comme le fruit de la connaissance que Dieu inspire à l'homme. Il ne fait que répéter un verset coranique: "Récite, par ton Maître le plus généreux de tous," "Il a enseigné à l'Homme ce que celui-ci ne connaissait pas" (*Le Coran* s. 96, v.3 et v.5, traduit par René Khawam). L'Émir invoque ce dernier verset pour exprimer son admiration devant les inventions technologiques nouvelles (CS 405), admiration qui atteint un point tel qu'il essaie de les intégrer dans sa vie pratique:

Il est impatient d'observer le mariage du fils de Dabbasi avec la lunette d'approche ... et surtout à cette grande distance (...) et il paraît préoccupé par l'observation des allumettes et de certaines photos, que plaçait pour lui un des ses hommes, à des distances variées, une fois après l'autre. Et l'Émir prenait différentes positions; tantôt il s'allongeait par terre, après avoir fixé le télescope sur un oreiller, tantôt il s'essayait sur un genou en appuyant la main par laquelle il tenait le télescope sur l'autre, jusqu'à ce qu'il atteigne "la position du lancement" comme il l'appelait (...) Il continue à donner les ordres pour le placement des allumettes (...) qu'il observait d'abord à l'œil nu, ensuite avec le télescope (...). (CS 378)

L'Émir est complètement éprit du télescope, et devient distrait. Sont attitude intrigue ses sujets; ils ne comprennent plus ce qui lui arrive. À l'arrivée du bateau des Américains, l'Émir se soustrait à ses fonctions et passe son temps à observer les femmes, à moitié nues, qui se trouvaient à bord du bateau: "Son étonnement de la netteté de la vue à cette grande distance atteint le degré de la peur et d'une forte perturbation" (CS 391). L'Émir réagit devant les images projetées dans le télescope comme devant une réalité concrète.

L'Émir s'étonne aussi de voir les Américains passer à proximité des femmes à bord du bateau sans réagir. De là, on relève la différence entre l'image exhibée du corps de la femme occidentale et l'absence de la femme comme corps visible dans la culture de l'Émir. La portée de cette

image, qui dépasse l'excitation pour atteindre la peur et la perturbation, met en valeur l'idée du tabou. Dès lors, l'Émir plonge dans une distraction totale au point qu'il en tombe malade; cette maladie atteint un point culminant après le départ du bateau. L'Émir devient sceptique, il soupçonne ses hommes d'avoir informé les Américains qu'il les observait, et que ces derniers furieux de cette interférence, ont levé la voile. Par ailleurs, lorsque le vice-Émir parle de la réciprocité de l'expérience, en rappelant que les Américains possèdent le même objet que l'Émir, celui-ci est guéri. C'est que l'Émir se croyait unique dans son pouvoir d'utiliser la lunette d'approche. Le privilège tombe, l'"aura" disparaît (CS 396-99).

Nous voici devant le "thème de la rencontre" mais dans un chronotope nouveau. La rencontre se déroule "au même moment" dans des endroits épars. Il y a donc une unité de temps mais pas de lieu. La présence de l'Autre dans la rencontre est assurée par l'image rapprochée, c'est à dire que sa présence est virtuelle.

Nous avons déjà noté que la lunette d'approche a pour fonction de rapprocher les distances. C'est donc une extension des yeux, c'est à dire de la vue. Grâce à l'instrument, celle-ci arrive à pénétrer des espaces inaccessibles et, parfois, interdits. La perception de l'espace de façon générale et aussi de l'espace intime se trouve perturbée. La réaction de l'Émir face à l'image rapprochée des femmes montre que cet espace est investi par le désir; c'est en quelque sorte une violation de l'espace intime. La technologie ouvre alors l'espace interdit et, par le fait même, les valeurs qui y sont liées ne sont plus respectées.

Le chronotope nouveau, par la caractéristique qu'il a de rapprocher les distances, implique une conscience simultanée de l'espace qui le dégage comme une réalité efficace. D'où l'importance qu'accorde l'Émir à la longue vue en disant à son adjoint: "Un jour l'intelligence humaine parviendra à inventer un appareil formé d'une série de télescopes permettant de voir les gens dans des endroits lointains, en Égypte et à Damas, même plus loin" (CS 379). Cette conscience géographique permet à l'Émir de définir son horizon: le Caire, Damas. Cet horizon représente pour lui un lieu référentiel. En fait, l'Émir ne se rend pas compte que le lieu référentiel serait, dorénavant, associé à la technologie moderne (le télescope qu'il a en main, provient de l'Occident par exemple). De fait, le sort de son pays se joue aux États-Unis et non à Damas ou au Caire. En effet le changement qui affecte la vie des gens et leur région s'est produit faute de modernisation et d'introduction de la technologie moderne chez eux. Donc dans le cas de l'Émir, si on voit loin,

il ne s'agit pas nécessairement de bien voir.

Avec le dépassement des limites corporelles, l'espace n'est plus uniquement géographique mais il est aussi social et intime. De ce fait, l'Émir est fasciné par "l'appareil magique." Il devient alors complètement absorbé par une altérité due à la découverte de l'Occident. Par cette découverte, l'Émir est en quelque sorte perdu. Sa perception du monde n'est plus la même. Il passe d'un état à un autre. C'est l'identification à l'Autre qui nécessite une perte de soi, d'où la maladie de l'Émir. Son monde de référence ne lui permettant plus de comprendre la nouvelle perception, il n'arrive plus à se réaliser en Sujet d'expérience; il devient alors un Sujet abstrait et distrait, soustrait à sa fonction. La lunette d'approche affecte non seulement la subjectivité de l'Émir mais, elle modifie aussi les dimensions du temps et de l'espace, et par conséquent les données de la conscience. D'un seul coup l'Émir devient opaque à ses concitoyens.

Lors de sa deuxième visite, Ridaï apporte encore un nouvel objet: une radio. Lorsqu'il l'offre à l'Émir, il lui dit:

Ce cadeau que j'ai apporté de très loin pour votre Majesté, va transporter le monde chez vous et va vous transporter vers le monde jusqu'au point le plus lointain (...) tout en demeurant à votre place. L'Émir ouvrit grands les yeux, hocha la tête en signe de compréhension des paroles de Rid\_ī. Il garda le silence en attendant la prochaine étape. (CS 402)

Ayant assisté à la démonstration du fonctionnement de la radio et entendu la musique et les chansons suivies de l'identification de la radio: "Ici la station Proche-Orient," l'Émir s'approche de Hasan Rid\_ī et lui demande avec insistance de lui apprendre comment mettre en marche l'appareil. La réaction de l'Émir est celle d'un étonnement mêlé de joie et de peur; visiblement impressionné, il prononce ces paroles incompréhensibles: "Le monde qui nous entoure est un monde étrange et plein de mystères. Dieu a enseigné à l'homme ce que celui-ci

ne connaissait pas. L'essentiel c'est d'être de bonne foi, d'ouvrir son cœur (...) Et Dieu va l'inspirer et l'instruire" (CS 405).

Il s'adresse à son adjoint pour dire que le télescope "permettait de voir un cheveu de très loin" et que la radio "tantôt elle parle, tantôt elle pleure et tantôt elle prie le Prophète." Puis il dit d'un air stupéfié: "Dieu a enseigné à l'homme ce que celui-ci ne connaissait pas" (CS 405). Sa stupéfaction augmente quand Ridaï l'informe

que les autres états accordent beaucoup d'importance à la radio et lui consacrent des sommes importantes et des amples ressources; que la radio est pour l'état comme le miroir pour le visage, elle montre sa force et son importance; qu'un tel appareil se trouve dans les maisons des riches et leur permet de comprendre ce qui se passe dans le monde (...). (CS 408)

Ridaï a une conception de l'état moderne, de la hiérarchisation de la société moderne et de la fonction des médias. Quant à l'Émir, qui ignore tout de l'état moderne, ces notions lui échappent complètement. Ridaï fait allusion à une vision du monde qui est étrangère à l'Émir.

L'Émir met la radio en marche devant ses invités. Il en sort des voix: on parle du Calife 'Omar Ibn al-Khattab,<sup>2</sup> puis on raconte *la fable des deux canards et de la tortue*.<sup>3</sup> Ceux qui se trouvaient là ne pouvaient croire ce qu'ils voyaient et entendaient. Intrigués, ils se demandaient comment la musique et la parole pouvaient émaner d'une si petite caisse. Y avait-il du monde qui jouait dedans et comment vivait-on à l'intérieur de cette caisse? L'Émir fier de son nouvel apprentissage se sent supérieure aux autres. Il s'adresse à ses invités en leur disant: "Le monde n'est plus comme avant, il a changé, beaucoup changé, il est devenu petit et il vient à vous, entre vos mains au lieu que vous n'y alliez" (CS 413).

L'Émir n'éprouve pas seulement de l'admiration pour la radio. Il semble en éprouver de la crainte. Ceux qui étaient proches de lui voyaient que la nuit il ne dormait pas au même endroit que la radio et qu'il chargeait son fusil avant de se coucher de peur que quelque chose n'advienne de cette "calamité" (CS 422).

---

2 'Omar Ibn al-Khattab est le deuxième Calife des musulmans (633-44). Il conquiert la Syrie, la Perse, l'Égypte, la Mésopotamie et la Palestine.

3 Cette fable est tirée de *Kalila wa Dimna*, grand classique de la littérature arabe composé par Ibn 'al Muqaffa' au X<sup>ème</sup> siècle.

La radio marque une nouvelle étape dans la vie de l'Émir. Ayant appris l'existence de la voix de Londres, il s'en informe auprès de Ridaï. Celui-ci lui propose d'écouter "Londres" tous les soirs, ajoutant que c'est grâce à la radio Londres qu'il a appris l'existence de la cité de Harran, de son port pétrolier et de ses raffineries. Étonné, l'Émir s'exclame "Tout ça dans notre Harran!" (CS 428).

Il y a quelque chose d'ironique dans le fait que, de Londres, l'Occident soit mieux informé sur les nouvelles de Harran que le représentant local de l'autorité civile. Cela révèle la nature du rapport Centre/Périphérie. Autrement dit les décisions sont prises au centre et non à la périphérie. Il y a une asymétrie de l'information.

Avec le télescope l'Émir pouvait voir, mais il ne pouvait ni entendre ni parler. Avec la radio, il entend mais ne peut ni voir ni parler. La radio est une condensation de la parole de l'Autre. L'Émir entend le discours de l'Occident sur Harran. Le télescope et la radio créent un besoin qui, une fois exprimé par la parole, devient désir. Ce désir n'étant pas encore exprimé, l'Émir ne parvient pas à devenir Sujet de la parole. Il subit alors la subjectivité véhiculée par la culture occidentale. L'Émir, tel que nous l'avons signalé auparavant, appartient à une culture qui n'a pas encore eu de contact avec la nouvelle technologie et qui implique des rapports nouveaux avec le monde. Il sort d'un "espace haptique, qui peut être visuel, auditif autant que tactile, où encore, la vision rapprochée-espace-haptique" (Deleuze et Guattari 615).

Ce nouveau monde, urbanisé, quadrillé se rapporterait, d'après Deleuze, à une vision lointaine et à un espace plus optique. S'il parvient à faire marcher la radio, l'Émir ne comprend pas le concept de la radiodiffusion. C'est que toute connaissance suppose un sujet de connaissance et un objet de connaissance. Mais, d'après Godzich, le rapport de la connaissance à son objet n'est pas le même selon que celui-ci est de l'ordre de l'intelligible ou de l'ordre du sensible:

Si le rapport de [l'être humain au monde] est celui d'un Sujet à un objet, dans ce cas il s'agit d'un rapport à deux mondes: le monde des objets intelligibles et le monde des objets sensible, saisis par deux facultés: l'intellect pour ce qui est intelligible et le sens commun pour ce qui est des objets sensibles. À partir de cette conception l'être humain serait donc composé de deux sujets: le Sujet de la connaissance pour ce qui est de l'intellect et le Sujet de l'expérience pour ce qui du sens commun. (Godzich, n.p.)

L'Émir adhérerait à un monde où toute la connaissance se sait par et

dans l'épreuve, un monde profondément marqué par l'autorité de l'expérience: "Ne t'engage pas dans quelque chose dont tu n'as pas une connaissance parfaite. L'ouïe, la vue, le cœur, de tout cela, on te demandera des comptes" (*Le Coran* s. 17, v. 36). Cette idée de l'expérience sensible sera reprise dans la culture traditionnelle arabe sous forme de proverbes et de maximes. Alors la position de l'Émir vis-à-vis des instruments de la technologie (lunette d'approche et radio) n'est pas celle d'un Sujet de connaissance mais celle d'un Sujet de l'expérience. Il n'a aucune prise cognitive sur eux.

Par ailleurs, si la subjectivité est référentielle à soi, l'Émir, aux prises avec les nouvelles inventions, n'arrive pas à se référer à lui-même. Les sens se fragmentent; ils ne fonctionnent plus ensemble mais séparément. En conséquence sa notion de l'espace est bouleversée. Pour l'Émir c'est lui qui se déplace, l'espace restant stable. Avec la lunette d'approche et la radio, c'est le monde qui vient à lui, alors que lui reste immobile à observer ou à écouter. Ainsi le chronotope nouveau dans lequel se trouve l'Émir correspond à une perception nouvelle de l'espace et du temps du point de vue de la vitesse et de l'instantanéité de la voix et de l'image.

Dans un monde qui ignore tout des mécanismes de la production technique, tout instrument moderne y parvient comme un produit fini. Les autochtones ne sont dotés d'aucun savoir qui leur permette d'en saisir la matérialité. La technologie demeure pour eux inexplicable. Étant inexplicable, cette technologie tombe dans le diabolique ou dans le merveilleux. Voilà pourquoi l'Émir appelle le téléphone "l'instrument merveilleux" (CS 555).

L'Émir reçoit le téléphone du chef du camp américain pour que le contact soit permanent entre eux. Montrant cet appareil à Hasan Ridaï, il lui demande toutes sortes d'informations au sujet de l'appareil. Un de ses premiers soucis était de savoir si le téléphone permettait de parler à des gens absents même s'ils sont morts. L'idée de converser avec un interlocuteur hors de la portée de ses sens lui paraît si magique qu'il envisage de communiquer par téléphone avec les esprits, avec l'invisible. On mesure par là la distance qui sépare le Sujet de l'expérience qu'il est, du Sujet de la connaissance qu'il n'arrive pas à être. L'écart est si grand, que l'Émir entre dans un état de crise.

L'arrivée du téléphone coïncide avec un moment où les ouvriers sont en effervescence. Ils préparent des manifestations contre les mises à pied effectuées par la compagnie pétrolière. Pendant que l'Émir est absorbé par cet "appareil merveilleux," son adjoint est préoccupé par les moyens d'affronter les ouvriers révoltés. Puis les manifestations



commencent; les ouvriers improvisent des chants. Au même instant, l'Émir est en proie à une maladie grave; il délire et refuse de se faire examiner par les médecins. Il a soudain peur aussi bien des médecins que de ses visiteurs, même de Ridaï, son familier. Ici, le texte met en parallèle deux événements qui ont lieu simultanément. Au même moment où des accrochages et des coups de feu ont lieu dans la rue, l'Émir s'empare du stéthoscope du médecin et l'accroche à son cou en demandant au téléphone de sonner. Avec les premiers coups de feu dans la rue, l'Émir voit un éclair suivi d'une fumée bleue, qui sort des yeux de son serviteur. La folie s'empare de lui. L'éclair qui fait basculer l'Émir dans la folie et les balles qui frappent les ouvriers se succèdent, s'entrecroisent, comme s'ils relevaient d'une même logique. Cette logique est celle du malaise qui provient d'une subjectivité impuissante. Il y a là deux pathologies qui suivent chacune son chemin: celle du dirigeant qui perd la raison et se trouve dépossédé de sa subjectivité; celle des ouvriers qui, en improvisant des chants, amorcent un début de subjectivité.

Voilà ce que fait Mounif, il juxtapose les deux phénomènes et oblige le lecteur à voir les effets de cette modernisation sur les deux plans, individuel et collectif. La subjectivité s'élabore dans l'interaction continue avec le monde, qui est en constant devenir, cela amène le Sujet à se modifier avec lui. Cet ajustement ininterrompu du Sujet au monde compose l'Histoire. Le Sujet qui a prise sur le monde se constitue en Sujet historique. Chez les ouvriers de Harran qui se révoltent, on assiste au début d'une action sur les événements. Plutôt que de les subir ils cherchent à se constituer en Sujet historique. Mais ils n'aboutiront pas.

Jusque là, les autochtones avaient une perception du temps et de l'espace qui n'avait jamais changé, ils étaient homogènes. En d'autres termes, tout contact visuel ou auditif nécessitait une unité de temps et d'espace: voir une personne ou l'entendre impliquait sa présence. L'espace et le temps étaient donc, pour eux, des catégories stables et immuables. Ainsi ils pensent que le monde perçoit le temps et l'espace de la même manière qu'eux. Peut-on dire par là qu'ils en ont une perception kantienne? Cela revient au fait, que le fonctionnement des catégories du temps et de l'espace, chez les autochtones, est interprété à partir de leur réel vécu, c'est-à-dire qu'il est interprété à partir de leur propre monde de références, étant le seul possible, un monde qui correspond bien à la théorie de Kant.

Mais l'arrivée des objets technologiques modernes, a créé une réalité nouvelle. Cette technologie a changé l'expérience par rapport aux

catégories du temps et de l'espace. Il s'agit d'un contact de différents endroits au même moment, par l'image (lunette d'approche, photo) et par le son (radio: voix de Londres à Harran). Ce phénomène nouveau déstabilise l'ordre traditionnel qui régit le mode de pensée des autochtones ainsi que leur perception habituelle du monde qu'ils croyait universelle. Cette réalité nouvelle correspond alors à la théorie Bakhtinienne. Les autochtones vont apprendre que le temps et l'espace ne sont pas homogènes; de plus qu'ils sont réels et sujets à des changements.

En effet, après l'introduction de la technologie moderne, les autochtones découvrent qu'il y a un doute dans ce qu'on expérimente à partir de l'image (lunette d'approche) et de la voix (radio). Ce qui est nouveau pour eux, c'est d'apprendre que le temps et l'espace ne sont pas toujours les mêmes et qu'ils sont définis par les changements technologiques et autres. Voilà un apprentissage qui n'est pas toujours facile à comprendre ni à assimiler. Il s'agit plus d'une constatation mêlée au doute et à l'incertitude. Cependant, cette constatation nouvelle a ses effets sur les autochtones dans leur rapport avec le monde. Sachant que l'interprétation du vécu se fait selon les données du temps et de l'espace, données de la conscience, les modifications qui les perturbent modifient également la conscience. Par là, le rapport de l'individu au monde est changé.

Le thème du changement auquel se heurte la société locale dans sa perception du monde, trouve son sens le plus expressif dans le chronotope nouveau que nous appelons chronotope technologique. Déterminé par la technologie nouvelle qui est partie intégrante de la modernisation, ce chronotope technologique se caractérise par les faits suivants: c'est un chronotope qui a la fonction de rapprocher. C'est-à-dire, il abolit les distances imposées par les limitations du corps. Il redéfinit donc les limites de l'espace local. Il se caractérise aussi par la vitesse du son et de l'image et par l'instantanéité de la voix. Cette vitesse mène à un rapprochement étroit de l'espace et un effet d'instantanéité dans le temps; donc la vitesse mène à une densité du temps et de l'espace. La matérialité liée à un corps est alors abolie ici, pour être remplacée par une sorte d'immatérialité de la technologie (voir Heidegger 9-48).

Quelle sorte d'explication peut-on donner de la réalité à partir du dépassement des limites corporelles?

La réalité nouvelle porte sur l'irruption de la modernité dans une société traditionnelle. Le système nouveau oppose le savoir technologique au savoir traditionnel, il oppose aussi la technique à

l'artisanat. La technique d'après Heidegger *arraisonne* la nature de façon à *accumuler* l'énergie qu'elle extrait de la nature et qu'elle accumule afin de la faire circuler. C'est ainsi que, dans la technologie, l'objet vaut en tant qu'énergie circulante. Le système capitaliste est une forme de la circulation de l'énergie. Du côté de l'artisanat cette énergie n'existait pas, c'est l'arrivée de la technologie qui l'a libérée. Sur un autre plan, la technologie a des effets subjectifs sur l'homme comme sur la nature, qui le transforme en énergie; en quelque sorte c'est l'arrondissement du corps comme dans le cas de l'Émir et des autres. Comme valeur universelle, la technologie provoque une rupture avec certaines cultures et certaines sociétés, pour leur faire imposer les valeurs de la société moderne; ces dernières étant gérées par la matière-argent, la rationalité et la consommation, il en résulte un changement dans leur rapport avec le monde.

Nous arrivons ici à la question fondamentale que pose le roman et qui touche à la conception de l'Histoire. Pourquoi la constitution du sujet historique est-elle toujours manquée chez Mounaf? Comment rendre historique, ce qui a du mal à être historicisable? À la source de cette difficile historicisation, il y a le fait que la modernité arrive dans la société autochtone comme un événement purement extérieur, étranger à cette société. La modernité avec tout ce qui la compose (la technologie, l'État et ses institutions, l'économie de marché, le travail salarié, etc.) a contraint les gens du désert à arrêter leur évolution au lieu de les émanciper. Cela tient à ce que cette société n'était pas dotée des moyens nécessaires pour assimiler la modernité et l'intégrer dans sa culture bien particulière. En arrivant dans la région comme une "fatalité," la modernité crée un dilemme qui tiraille la société. Deux réactions fondamentales apparaissent alors dans le roman de Mounaf: un certain nombre d'autochtones se laissent séduire par cette modernité, mais incapables de la comprendre, ils se trouvent égarés. D'autres s'y opposent farouchement et résistent à tout changement, mais condamnés d'avance, ils sont rapidement marginalisés.

Pour entrer dans l'Histoire, il aurait fallu que les autochtones assimilent les connaissances qui ont engendré la technologie. C'est à ce prix-là qu'ils deviennent sujet historique. Mais, tout ce qu'ils avaient en main c'était leur propre subjectivité expérientielle. Leur contact avec la modernité ne pouvait donc se faire que sur le plan de l'expérience. Et même de ce point de vue, la technologie moderne introduisait une situation nouvelle qui bouleversait leur rapport au temps et à l'espace. Le défi lancé par la modernité aux autochtones était finalement de s'ajuster

aux nouvelles données expérientielles. Mais comme la connaissance des enjeux modernes leur faisait défaut, le contact avec la modernité ne pouvait que déstructurer leur mode de vie et la déstabiliser, engendrant le drame et la souffrance. C'est là le problème crucial que pose le roman de Mounif. Ainsi le sous-titre devient encore plus significatif, car perdue entre deux mondes, la société sera entraînée vers l'égaré.

Un autre point principal, que nous ne pouvons ignorer, est l'étude ethnographique que nous livre Mounif. Ce point s'avère d'un intérêt tout particulier dans la mesure où le lecteur est obligé de découvrir graduellement le comportement des étrangers. Par ailleurs, la subjectivité manquée chez les personnages trouve son écho au niveau du lecteur. Celui-ci est censé avoir une attitude parallèle à celle de l'auteur. Ainsi le roman devient un champ de dialogue entre l'auteur et son lecteur. Le texte devient un espace où le lecteur se constitue en sujet.

L'analyse chronotopique de cette œuvre montre que l'union de la forme et du contenu qui apparaît reflète la prédominance du social sur l'individuel, ce qui fait de ce roman un genre collectif et social. Ceci s'explique par le fait que le peuple est le seul héros du roman. L'auteur accorde la parole à chacun des personnages, sans distinction de son rang social, ni de la place qu'il occupe dans cette pentalogie.

Par conséquent, nous diront que *Cités de sel* propose une vision plus large que les autres romans arabes, parce qu'il est question de la situation d'une collectivité et non d'un vécu individuel. En tant qu'écriture autonome, le roman n'a pratiquement pas de lien avec le passé littéraire arabe. Si les écrivains arabes cherchent à rapprocher la modernité occidentale de l'héritage culturel arabe, *Cités de sel* vient marquer une étape avancée de l'écriture et constitue un tournant dans l'histoire de la littérature arabe. En effet, ce roman se fait le trait d'union entre la "préhistoire" et l'histoire, entre l'épopée et le roman. Dans le premier volume, le lecteur se rend compte qu'il est dans l'unité absolue du temps. Les humains du *W\_d* sont décrits comme un seul corps. Une telle homogénéité marque l'absence de l'existence individuelle et donc de contradictions sociales, par conséquent, dans ce temps éternel, nous ne voyons pas de projection vers l'avenir. En d'autres termes, le temps n'a pas acquis son historicité; c'est encore un temps mythique. Cette transition au temps historique se fait par l'avènement d'une rupture majeure due primièrement à la guerre et par la suite à la découverte du pétrole, à l'apparition de l'État et enfin de l'écriture. Ce temps nouveau cherche à dominer l'ancien, lequel résiste et continue à faire "archipel" isolé. Chez Mounif, le passage du temps mythique au temps historique

ne se fait pas de manière linéaire, comme certaines théories le supposent, mais plutôt par interférence continue entre différentes temporalités. D'un autre côté, ce rapport au temps permet de parler de la coexistence, dans un seul texte, de deux genres littéraires: l'épopée et le roman. L'auteur ne sépare pas catégoriquement ces deux genres. Dans *Cités de sel*, nous remarquons l'existence d'une continuité et une gradation entre les deux genres allant de l'épopée au roman à travers la mise en scène des deux temporalités mythique et historique. Par là, Mounif cherche à enraciner le roman arabe dans son passé "épique" national.

Ce roman s'interroge sur la société arabe dans son passé, son présent et son devenir. Cette société est portée à être dissoute si elle ne prend pas pleine conscience d'elle-même, c'est-à-dire de ses aptitudes, de ses moyens et de ses besoins. Si Mounif puise dans les richesses du passé, ce n'est pas par nostalgie, mais plutôt afin de les adapter au temps présent et par là enraciner le roman dans la contemporanéité.

À cet égard, le titre *Cités de sel* est des plus appropriés au sujet. Comme métaphore, le sel s'avère une construction en même temps solide et vulnérable. Une fois sec, il tiendra bon contre le temps, mais s'effritera doucement au contact de l'eau. Ces cités qui jaillissent dans le désert sont beaucoup plus fragiles qu'elles peuvent paraître, faisant face à un avenir incertain et hypothétique.

Aussi bien dans le titre que dans le roman, il est non seulement question du passé ou du présent; mais il s'agit aussi bien d'un avenir. *Cités de sel* offre une perspective temporelle vaste: le regard que ce roman jette sur la réalité surplombe le temps.

*Université de Montréal*

#### Ouvrages cités

- Bakhtine, Mikhaïl. *Esthétique et théorie du roman*. Paris: Gallimard, coll. Tel, 1986.
- Deleuze, Gilles et Guattari, Félix. *Mille plateaux*. Paris: Éditions de Minut, coll. Critique, 1980.
- Godzich, Wlad. "De l'inquisition à Descartes. Aux sources du sujet moderne." *Surfaces* 3 (1993). Available at <http://www.pum.umontreal.ca/revues/surfaces/vol3/godzich.html>
- Heidegger, Martin. *Essais et conférences*. Paris: Gallimard, coll. Tel, 1990.
- Mounif, Abdul Raġman. *Cités de sel: L'Égarement* (Beyrouth: Al-Mu'assasah Al-'arabiyah liddirasat wa'nnashr. 1ère éd., 1984)

